



LES ENFANTS A LEUR MÈRE

A. M. ARTHUR PAQUET

Laissez nous donc aller sur le charmant rivage,
Où l'on voit miroiter de gracieux cailloux,
Que l'onde harmonieuse a su rendre si doux
En les grondant si fort durant l'horrible orage.

Nous ferons des sillons dans les beaux sables mous,
Et, regardant les flots s'incliner sur la plage,
Nous laisserons le vent qui berce le feuillage
Caresser mollement nos chers petits joujoux.

Puis, lorsque fatigué d'éclairer la campagne
Le soleil descendra derrière la montagne,
Et semblera nous dire : " Adieu, mes bons enfants,"

Joyeux, nous reviendrons à notre humble chaumière,
En apportant des fruits et quelques fleurs des champs
Pour te récompenser, ô douce et tendre mère.

ALBERT FERLAND.

UNE PROMENADE AU JARDIN VIGER

Qui, à ses moments de loisir, ne s'est jamais payé le luxe d'une promenade au jardin Viger ? Quel plaisir pour le citadin brûlé de soleil, poudré de poussière, assourdi par le tapage, d'aller dans un de ces coins bénis, où règnent l'ombre et le grand air ! Ce jardin riant et majestueux, où l'orme élève sa tête altière, où l'étable déploie le plus agréable feuillage, où le gazon émaillé sourit aux reflets veloutés du soleil, est rempli d'effluves odorantes. Là une nature riche, belle, luxuriante, nous réserve des moments d'ineffable repos....

Loin de moi le tourbillon des affaires ! Loin de moines codes de loi, où mon esprit peine si souvent ! Envolez-vous sombres souvenirs, chagrins, proscriptions, mon cœur vous est interdit pour quelques heures. Oui ! Je sens un changement incompréhensible s'opérer dans tout mon être quand je viens sous ces masses de verdure qu'un léger zéphyr agite mollement. Dans une douce ivresse, Dieu ! qu'il fait bon de respirer la moite humidité de ces massifs d'arbres où l'œil s'égare délicieusement ! Cette fraîcheur donne un regain de vie à nos sens, et toutes nos facultés, comme réveillées d'un long assoupissement, s'exaltent avec transport. Telle est en effet l'influence du beau sur l'esprit humain, qu'il ne le laisse jamais indifférent.

Entouré de sa superbe ceinture de maisons aux couleurs bigarées, quel aspect pittoresque offre en ce moment le jardin Viger, revêtu de ses pompeux ornements printaniers ! Quel splendide tableau champêtre ! Quelle décoration !

Soit que nos regards se lèvent vers les voûtes célestes, soit qu'ils s'enfouent dans la demi-obscurité de ces arceaux ombreux, tout leur sourit ; tout y est beau. La disposition symétrique de tous ces arbres, couronnés de feuilles en festons magnifiques, ces spacieuses allées, tigrées d'ombre et de lumière, ces tertres tout panachés de bouquets dont l'éclat se reflète sur les verts gazon, ces fontaines lançant vers le ciel leur colonne liquide, se teignant des couleurs de l'arc-en-ciel, ces groupes animés qui se remuent et s'agitent, ces cris joyeux qui vont se perdre dans cette architecture aérienne, ces voix d'enfants, ces ris de jeunes filles forment un spectacle grandiose. Et pardessus ce mélange de vie et de mouvements, cette heureuse union de tant de beautés ravissantes se prêtant mutuellement leur splendeur, au milieu de cette poétique diversité d'agréments, on entend le murmure argentin de la brise, tantôt vif et morne, tantôt triste et rêveur, plein de mystère et de mélancolie.

Oui, en ce moment le jardin Viger s'offre dans tout l'appareil de sa magnificence

La plus vivante peinture que l'artiste puisse trouver dans les secrets de son imagination, les descriptions les mieux réussies des poètes, ne sauraient rendre dans toute sa parfaite réalité le charme de ce beaucage, dont Montréal est fier à plus d'un titre.

Admirez ces touffes de fleurs qui naissent en mille endroits, et versent comme une rosée de parfums délicieux. Ici se balance une jeune anémone qui forme un dôme en s'agrandissant, là, le narcisse, la reconcile, les giroflées s'épanouissent avec tous les attraits qui leur sont propres. Ici l'humble violette étale les grâces dont elle est embellie, tandis qu'une troupe d'abeilles se disputent le riche butin enfermé dans toutes ces brillantes corolles. Avec quelle finesse elles enfoucent leur tête velue dans les calices entr'ouverts ! Puis, fières de leurs dépouilles parfumées, elles reprennent, en bourdonnant, le chemin de la ruche.

Mais quelles sont donc là bas ces couleurs qui étincellent ?... Ce sont de légers papillons, aux ailes diaphanes, volant en zigzags, de bas en haut, de haut en bas, de droite à gauche : image d'une âme s'égarent dans les noirs sentiers du doute. Tantôt nous les perdons de vue ; tantôt nous les voyons s'élancer dans les airs et s'égayer au soleil. Leur légèreté, leur allure animée, leur course vagabonde et volage, tout plaît en eux.

A tous les instants un charme nouveau vient réjouir nos regards, et nous faire savourer, dans un délectable oubli de nos fatigues, toutes les délices d'une campagne en miniature.

Pendant que le silence n'est interrompu par aucun bruit étranger, on entend, sous la feuillée, la voix plaintive de philomèle qui soupire ses malheurs.

Le rouge-gorge, contemplant la richesse de son plumage dans le cristal des eaux, exécute des chants pleins d'une suave harmonie. Puis tout-à-coup, comme inspirés par l'écho de ces airs enjoués, voici que mille oiseaux chanteurs ébranlent le dôme verdoyant du bocage par les accents de leurs concerts qui se pressent et se succèdent avec rapidité. Quelle variété dans ces longues inflexions cadencées ! Et nous, témoins enchantés de toutes ces choses, nous sentons le printemps reverdir dans nos âmes. Pour nous, si tristes, si moroses, tout à l'heure, le bonheur semble jaillir de toutes parts, il s'exhale de chaque fleur, retentit sur chaque rameau.

En effet, peut-on voir un tel paysage sans être frappé, sans qu'il éveille en nous aucune réflexion aucun sentiment ? Celui qui en a jouit quelques instants s'en retourne l'esprit serein comme un beau jour d'été, car dans un atmosphère aussi délicieuse les cœurs comme les plantes s'épanouissent à loisir.

Tandis que le scélérat s'élance dans les voies énèbreuses du crime, et que l'intempérant se charge l'estomac de boissons dévorantes qui en flamment son sang, tandis que l'avare inatiable se morfond à grossir son pécule, et que l'ambitieux, enfermé dans un cabinet de travail, roule dans sa tête des plans d'élevation, vous, citoyens et citoyennes, jaloux d'un plaisir plus certain, d'un bonheur plus tranquille, venez goûter la douce quiétude du jardin Viger ; sa fraîcheur procurera un soulagement aux ennuis, aux langueurs qui empoisonnent votre gaité.

Jeunes gens, plutôt que de vous étioler comme ces fleurs qui manquent de soleil et de rosée, dans vos chambres solitaires, toutes chargées de rêveries et de projets irréalisables, venez vous ébaudir dans la vivifiante volupté de ce séjour enchanteur.

Et vous, blondes enfants, dont l'existence est tissée de joies et de peines, vous que l'on regarde comme l'ornement le plus beau de la nature, vous dont on voudrait conserver les charmes et l'éclat, envoyez-vous de vos salons parfumés, de vos boudoirs hantés par la mélancolie, et venez raviver vos faibles poitrines, ce doux asile de tendresse et d'amour, sous les baisers d'une brise légère. Elle vous communiquera cette allégresse et cette activité nécessaires pour remplir votre vocation et jouir des bienfaits de votre vie. Ce chagrin involontaire qui s'empare de la jeune fille, s'évanouira chez vous comme un léger brouillard.

Mais vous surtout qui traversez les jours nébuleux

de l'adversité, venez tempérer l'ardeur de vos souffrances par cet air de gaîté et de douceur que donne le mélange et l'union des fleurs et de la ramure. Par le déploiement de leur magnificence et par l'heureuse distribution de leurs couleurs, elles feront descendre comme un baume consolateur dans vos âmes alanguies.

Venez tous, venez goûter un moment de tranquillité, de calme et de joie !

J. G. Brossard

UN EPISODE DE LA COMMUNE EN 1871

Il était nuit, et le canon grondait toujours. Les insurgés avaient élevé une barricade au faubourg Saint-Germain en face d'un orphelinat de garçons. Les Filles de Saint-Vincent de Paul entouraient ces enfants de leurs soins affectueux.

Les chers innocents étaient calmes et dormaient sans inquiétude dans leurs petits lits blancs, pendant que leurs mères adoptives veillaient sur leur existence, en ce moment menacée par les terribles obus qui venaient parfois s'abattre sur les murs de la maison.

Les bonnes Sœurs qui étaient dans un petit observatoire assez élevé pour qu'elles pussent tout voir sans crainte, aperçurent un officier, accompagné de quelques insurgés, qui se dirigeait vers elles. Bientôt les portes furent forcées et ces messieurs s'empressèrent de faire connaître les motifs de cette visite.

Après les avoir courtoisement saluées, l'officier dit avec une certaine vivacité que les canons étaient braqués sur l'établissement, et que, sans perdre une minute, il fallait fuir.

Les Sœurs, calmes et dignes, lui firent alors cette admirable réponse : " Monsieur, nous avons ici cinq cents orphelins ; nous ne sortirons pas avant qu'ils soient tous à l'abri du danger.

" Mais c'est impossible, reprit l'officier, il faut absolument que le feu soit dirigé de ce côté, et nous ne pouvons pas attendre.

" Inutile d'insister, monsieur, dit la Supérieure, au nom de toutes ses compagnes, nous ne partirons pas avant que tous nos enfants, jusqu'au dernier, soient hors de danger."

L'officier, ému, resta quelques instants sans répondre ; soudain, divinement inspirées, les Sœurs l'invitent à les suivre au dortoir. Là, dans cet asile de l'innocence, un spectacle attendrissant se présente au regard du jeune homme, et son cœur se sent saisi d'un sentiment de profonde compassion. Toutes ces petites figures reposaient sans souci du danger présent, pas un ne s'éveilla.

" Voyez, monsieur, dit la Supérieure, si nous pouvons abandonner à une mort certaine nos chers orphelins.—Non ! répond énergiquement l'officier je ne serai pas moins courageux que des femmes, car je suis un soldat, mais je ne suis pas un bourreau ! Vous pouvez être tranquilles, bonnes Sœurs, il m'en coûtera la vie, je le sais, mais cette maison sera sauvée !... "

Les bonnes Sœurs, après le départ de l'officier, se rendirent à la chapelle pour rendre grâce à Dieu de cet heureux dénouement, puis elles remontèrent à leur observatoire.... L'officier avait donné l'ordre de détourner le feu. On avait obéi et les canons furent braqués de manière à ce qu'ils ne pussent atteindre l'édifice. Alors une troupe d'insurgés furieux d'une action dont ils ne pouvaient se rendre compte, se mirent à crier : A bas le traître ! un trouble affreux et de terribles menaces suivirent ces cris et toutes les baïonnettes se tournèrent vers la poitrine de l'officier immobile. On commanda le feu et le courageux soldat tomba sans vie, victime des sentiments de son noble cœur....

" Mettons-nous à genoux ", dit la Supérieure à ses compagnes qui, les larmes aux yeux, contemplaient cette scène horrible. Dieu fera miséricorde à ce martyr. Alors toutes les Sœurs, profondément émues, récitèrent avec ferveur le *De Profundis* pour le repos de l'âme de celui qui venait de se dévouer si héroïquement pour sauver la vie à cinq cents orphelins.